

LA TATE L'EUROPE

LE THEATRE GREC

SILHOUETTES ALLEMANDES

HERMANN LÖNS

par André MEYER



PAYSANNE DE LA LANDE DE LUENEBOURG

Hermann Löns, qui, de son vivant, ne fut connu qu'assez tardivement, a une gloire, est aujourd'hui un des auteurs allemands les plus célèbres. Ses livres ont été vendus en trente ans. Cette popularité ne s'explique pas seulement par des raisons littéraires. C'est que l'œuvre de cet homme est singulièrement proche de celle que la révolution nationale-socialiste a remis en honneur en Allemagne. Sans jouer au professeur de morale ni au prophète vaticinant, Löns avait compris, dès 1900, que la race, le sol, le peuple étaient des réalités autrement importantes que les abstractions vermoulues invoquées par les orateurs de réunions publiques. Et, dans une époque de mollesse et de jouissance, il était demeuré fidèle à une conception virile et héroïque de la vie.

Il naquit à Kalm, sur la Vistule, le 22 août 1866, de parents dignes de Westphalie. L'année suivante, son père, professeur au lycée, fut nommé à Deutsch-Krone, petit bourg de Prusse orientale, au nord-ouest de Schneidemühl. C'est là que s'élevèrent l'enfance et la jeunesse du poète. Tout jeune, il se passionna pour les plantes et les animaux. A cinq ans, il dit-il, une souris morte m'attristait davantage qu'un morceau de gâteau. Il collectionna les insectes, étudia avec une minutie toute scientifique la faune et la flore du district, consignait par écrit le résultat de ses recherches. A dix-huit ans, revenu au pays de ses ancêtres, il prit conscience de ce qu'il était, de ce qu'il n'avait jamais cessé d'être : un Bas-Saxon. Il étudia la médecine aux universités de Münster, de Greifswald et de Göttingen. Puis, en 1891, il renouça aux études et se lança dans le journalisme. Il fut rédacteur de feuilles obscures à Kaiserslautern, puis à Gera, il devint rédacteur en chef du *Hanoverscher Anzeiger*. Il se fixa dès lors à Hanovre, où il passa la plus grande partie de son existence. Sa carrière de journaliste dura près de vingt ans et l'on s'est demandé si elle n'avait pas été préjudiciable à son œuvre littéraire. Löns estimait que le journalisme lui avait rendu service en développant son sens critique, mais il aurait souhaité pouvoir être indépendant pour écrire « quelques bons livres sérieux ». Ses dernières années furent assombries par des malheurs domestiques, qui ont trouvé leur écho dans un de ses romans, et par la maladie : nature hypersensible, et prématurément usé par un labeur qui ne lui permettait aucun repos.

Löns était, en 1910, à bout de nerfs. La conscience d'avoir une mission à remplir l'aida à vaincre ces pensées suicides. « Mes dons d'écrivain sont un capital qui m'a été confié, disait-il ; je dois en payer les intérêts à mon peuple. » Et il écrivit encore plus d'un beau livre, malgré d'incessantes pérégrinations qui le menèrent en Autriche, en Suisse et en Hollande. Lui qui ne connaissait que deux métiers qui fussent dignes d'un homme, celui de paysan et celui de soldat, il s'enthousiasma en août 1914, à la pensée qu'il allait pouvoir enfin se rendre directement utile à son peuple. On attendait de lui quelques chants de guerre exaltants, mais l'horreur en pantouffles n'était pas dans sa nature. Agé de quarante-huit ans, il s'engagea comme fantassin et obtint de combattre en première ligne. Il tomba le 26 septembre 1914 à Loivre, près de Reims.

Löns laissait une œuvre abondante, si l'on considère qu'elle fut écrite en moins de quinze ans : trois recueils de poésies, cinq romans et une douzaine de livres d'essais. Comme tout le monde, Löns avait commencé par faire des vers. Son premier livre, paru en 1901, *Mein geliebtes Buch (Mon livre d'or)* renferme des poésies lyriques dont beaucoup chantent son amour pour Lisa Haussmann, qui allait devenir sa seconde femme. Mais, au fond, Löns était tout le contraire d'un sentimental, sa veine lyrique se tarit vite et, par la suite, il se montra très sévère pour ce recueil, qui reste en marge de son œuvre. Dans le *Blaues Buch (Mon livre d'or)* publié cinq ans plus tard, il renoua ses relations qu'il avait écartées pour se mesurer avec Lillencron et rivaliser avec Börsen von Münchhausen. « J'ai peu de goût pour la poésie qui ne se chante pas », dit-il un jour ; et, en effet, Löns poète n'eut surtout que les poésies populaires que l'on trouve dans son *Kleiner Rosenkranz (Le petit jardin de roses)* (1911). Ses chansons d'amour ou chansons de soldats, ses poésies, mais en ce qui concerne la poésie, nous ne les distinguons que de ses chansons populaires anonymes que Herder rassembla autrefois ; elles ont la même simplicité et la même fraîcheur.

cheur. Elles sont aujourd'hui sur toutes les lèvres, sans qu'on sache toujours qui en est l'auteur. Là où de grands talents auraient inévitablement échoué, Löns réussit sans effort parce qu'il était en communion d'âme parfaite avec le peuple.

Il considérait la ville comme un foyer de corruption et il aimait vivre parmi les paysans. Ceux qu'il a mis en scène dans presque tous ses romans sont aussi loin des brutes grossières du naturalisme, asservies aux bas instincts et menant une morne existence végétale, que des créatures simples, naïves et bonnes, chères au romantisme. Egoïstes et têtus, mais fiers et vaillants au combat, un peu à l'image de Löns lui-même, qui tirait grande vanité des origines paysannes de sa famille, tels ils nous apparaissent dans *Der Letzte Hauberg, Der vintin in der Heide, et surtout dans Der Wehrwolf (1918)* (titre dont le double sens est voulu : *Le loup-garou*, et aussi *Wolf le guerrier*). Tout le monde en Allemagne a lu ce roman historique et politique, dont l'action se passe pendant la guerre de

tréte ans. Les paysans des villages près de Celle, dans la lande, doivent s'organiser pour se protéger des bandes de reîtres qui ravagent et massacrent tout sur leur passage. Ils n'attendent pas que Dieu ou le duc de Brunswick vienne à leur secours. « Aide-toi, le ciel t'aidera » est leur devise. Ils ne sont pas belliqueux, mais ils s'estiment déshonorés s'ils n'étaient pas capables de défendre leur bien. Ils se donnent un chef, forment une communauté étroitement unie, et grâce à cette cohésion, à leur esprit de sacrifice et à leur courage, ils tiennent victorieusement en respect les pillards, leur faisant payer cher chaque dommage subi. Löns ne s'est pas embarrassé de scrupuleuses reconstructions historiques, mais il va jusqu'au bout dans la description des misères et des souffrances humaines et l'on a pu comparer certains chapitres de cette chronique impitoyable aux gravures sur bois des maîtres gothiques.

Très différent du *Wehrwolf*, un autre roman, *Das zweite Gesicht (La seconde vue)* (1911) a connu un succès presque égal. On ne lit pas sans émotion le récit de l'amour tragiquement incompris du peillard Hagenrieder pour Lwante Lwante, car on sait que Löns a vécu les souffrances qu'il décrit. Mais ce roman autobiographique, important parce qu'il nous dévoile les contrastes internes de la nature de Löns, reste inégal et heurté.

C'est dans ses livres d'esquisses qu'il faut chercher le meilleur Löns, dans ses descriptions de la nature : *Mein Braunes Buch (Mon livre brun)*, *Heidebilder (Tableaux de la Lande)*, ses récits de chasse : *Mein grünes Buch (Mon livre vert)* ; et ses histoires de bêtes : *Mümmelmann, Wida*, etc. Toute sa vie, Löns fut un chasseur passionné et c'est la chasse qui l'a sauvé de son monotone travail de journaliste. Elle lui était une distraction nécessaire, qui lui permettait de se retirer pour un temps, un homme primitif. Löns était d'ailleurs un vrai chasseur, et non un collectionneur de trophées ; ami des

PART une élite de dilettantes, le grand public ignore tout du théâtre grec et de ses efforts dans le sens d'une recherche de sa propre tradition.

Les conditions, qui ont accompagné sa renouveau remarquable, d'un lyrisme intense, dépassent le cadre de nos étroites frontières.

D'abord le théâtre grec devait se réveiller de la longue période d'hyponose où il avait végété sous la domination turque. Il le fit avec vigueur au cours d'une double lutte : contre les classicismes d'une tradition morte et les poètes entichés de culture occidentale.

Les adversaires des classicismes ou des puritains voulaient imposer l'éthos — la forme du naturalisme en Grèce — avec sa franche description de la vie réelle et ses personnages, tirés de la vie paysanne. Les nationalistes purs, à la suite de Ciobatti, proclamaient l'autarcie et luttaient contre toutes les imitations serviles des prototypes étrangers. Evolution combattive, qui caractérisait l'époque que l'on a appelé le moyen âge néo-grec (à partir de 1821 et jusqu'à Psycharis qui a renoué les lettres grecques). Alors l'âme du pays semblait étouffée définitivement sous un classicisme agonisant, lui-même aux prises avec des auteurs emprêtés dans des drames fantastiques ou se débattant avec Shakespeare. Alors l'aristocratie athénienne ferma hermétiquement ses portes au souffle moderne et organisa un théâtre de salon, tandis que D. Coromilas, l'un des auteurs du réveil national, qui à 39 ans signait au cinquantième anniversaire, jouait ses comédies dans le Palais-Royal (1853).

L'hellénisme cherchait à se prononcer.

Dès 1863, Constantinople avait dans le cadre du Théâtre Naoum un théâtre et un répertoire grecs.

D'autre part, les îles ioniennes, à l'abri de la domination étrangère, avaient restauré des spectacles publics en langue grec-

que (vers 1875). Le « vaudeville » y trouva une forme particulière : une sorte de « comédie de mœurs » de genre local, auquel on ne saurait trouver d'ancêtre ni ascendance directe, où l'élément dramatique et le chant — que l'on retrouve dans toutes les étapes difficiles du théâtre, depuis Euripide qui soignait ses « monodies », jusqu'au théâtre turc et égyptien contemporains — trouvaient un habile emploi.

Tel est le bref résumé d'une époque où l'originalité nationale ne pouvait s'exprimer, du fait que les classes cultivées de tous les peuples exprimaient ce qu'elles avaient en commun et nullement ce qui les séparait. Un peu plus tard, le « drame » et la « comédie de mœurs », issus du règne absolu du naturalisme sur l'Europe, ont gagné du terrain, en Grèce, grâce à des auteurs comme Rangavis et Vyzantinos — pour ne nommer qu'eux — qui surent utiliser — déjà connues et utilisées par Sofron et Hérodas ainsi que par Théokrite et par le théâtre latin — la comédie nationale latine. C'est à cette même époque que furent montés, en Allemagne, « Les Tieserands » de Hauptmann (1888), ainsi que « Mademoiselle Julia » de Strindberg, et ceci produisit un effet de stimulant sur les adversaires du classicisme en Grèce.

La fin du dix-neuvième siècle enflamma définitivement la question linguistique, ce qui décida de la nouvelle orientation du théâtre grec. Une nouvelle lignée d'auteurs se forma, sous l'égide apparente de Grigoris Xenopoulos (plus tard de l'Académie de Athènes). Son œuvre abondante, menée avec une grande adresse scénique, s'affirma dans « Annéa » — présente souvent une critique assez âpre de certains aspects de la société actuelle. D'autres dramaturges, dont Spiros Melas, J. Rotas, P. Horn et A. Lidorikis, ont acquis ce qui manquait le plus au théâtre hellénique : la routine dramatique, le métier de la scène ; ils ont eu l'audace de traiter des problèmes délicats et importants. Après d'un ouvrage destiné à représenter la dissolution tragique de la famille, la misère sociale, la corruption ou la haine des mœurs politiques, ils peignent les exploits héroïques de ceux qui luttaient pour l'indépendance de la Grèce. D'autres soulèvent des questions morales à côté d'utopies civilisatrices et soumettent à une impitoyable censure nos mœurs modernes ; ou écrivirent des œuvres biographiques, parmi lesquelles « Lord Byron » du jeune A. Lidorikis, œuvre dont le style et la technique remarquables furent récemment au Théâtre National d'Athènes l'occasion d'une très belle création.

Généralement, le théâtre grec s'oriente vers les pièces philosophiques et sociales, aussi bien que vers la comédie psychologique qui permet des envolées de lyrisme, et la verve bouffonne. Il aime la sagesse et la bonhomie du type « local », le caractère de l'homme à la fois simple et rusé, dont la malice native finit toujours par l'emporter sur la méchanceté du monde. Les pièces du genre « Marius » de M. Pagnol, ou bien celles nous décrivant la vie malheureuse et désorientée de la jeunesse d'aujourd'hui, marquent dans le répertoire moderne avec une tendance sociale et moralisatrice très prononcée, genre dans lequel Spiros Melas, journaliste de grande expérience, a employé le meilleur de ses dons de théâtre.

Parmi les plus jeunes, Dimitris Boghris, tacticien, bohème au pas ralenti, au regard intérieur et à la voix chaude, d'une basse qui surprend et qui attire, réunit toutes les qualités du penseur qui a choisi la forme théâtrale comme mode d'expression. Désertant les sciences naturelles, il écrit pour la scène avec une telle maestria dans le dialogue et dans la technique du découpage, et enlève avec tant de lyrisme les humbles sujets qu'il choisit, que le théâtre grec en arrive à fonder sur lui ses plus grands espoirs. Cet homme que la divinité semble avoir doté du merveilleux pouvoir de recevoir les impressions extérieures à travers le filtre d'une pensée vouée au rêve, sait exprimer dans un langage clair la plénitude de son propre monde intérieur, où la libre et joyeuse fantaisie

n'est point un obstacle à des analyses de caractère sévères jusqu'à l'austérité, où le déchaînement des instincts conserve une tristesse haïe d'aspirations mystiques. En accentuant certaines réflexions de détail de façon à susciter et à résoudre des problèmes tantôt sentimentaux, tantôt psy-



DIMITRIS BOGHRIS

chologiques ou philosophiques, là où le cœur et la pensée ne se seraient pas attardés sans son invitation. D. Boghris a une dans sa technique d'écrivain la monumentalité classique à la sensibilité et à la nervosité modernes et crée la sensation d'une « superdimension » dramatique abstraite, peuplée d'impressions équivoques et d'autant plus troublantes que les moyens qui les suscitent sont simples et vrais. En écrivant pour le théâtre, Boghris obéit à un instinct qui lui impose de divulguer son attachement aux coutumes de son pays, et son religieux amour pour la famille, sentiment qu'il prononce avec une fougue sans borne dans son chef-d'œuvre « I miana » (La mère), qui est sans doute un des sommets du théâtre contemporain.

Regards sur la littérature italienne

(SUITE) (1)

Le formalisme et l'académisme de la « Ronda » rencontrent une forte opposition dans le « novecentismo modernista » dont Massimo Bontempelli — noveliste, romancier et auteur de pièces de théâtre aux situations paradoxales et aux contrastes, exaspérants d'âmes et d'ambiances — est l'initiateur et qui bat en brèche aussi le psychologisme, le naturalisme, le goût petit-bourgeois, l'esthétisme et le sentimentalisme. Mais les tenants de « Strapaese » (très pays) — Curzio Malaparte, esprit agile de contour, de poète et de polémiste littéraire — politique, Mino Maccari, Leo Longanesi, rédacteurs des journaux « Il Selvaggio » et « L'italiano » — se dressent pour accuser les « novecentistes » — qu'ils appellent « Stracitta » (très ville) — de vouloir livrer la littérature italienne à l'étranger. Les « novecentistes » répondent qu'ils travaillent pour faire résonner dans le monde la voix de la nouvelle Italie littéraire. « Strapaese » insiste, réclame une complète xénophobie spirituelle, se proclame le gardien et le renouvateur resolu et sérieux de la valeur actuelle, essentielle, indispensable des traditions, le défenseur de ces éléments d'italianité qui constituent les racines naturelles de la civilisation et de la racine contrôles des tendances et les pratiques qui, dans ces apparences de modernisme, peuvent les camoufler ou les affaiblir ; car chaque plante a besoin de son climat et plus le climat sera italien et plus l'italianité fleurira et fructifiera.

Ces groupes et ces mouvements — auxquels pour être complet on devrait ajouter les « hermétiques », quelques jeunes poètes qui cherchent une intense concentration de l'expression et des formes telles que Guido Marnacci, Piero Zangronchi et le baron Giulio Evola, qui tendent vers un approfondissement d'eux-mêmes par l'étude des religions — doivent être retenus comme de simples points de repère.

Seul parmi eux, Giulio Evola a acquis une renommée européenne. Il est déjà traduit en plusieurs langues.

Au reste, les talents ne se laissent pas circonstraire et renfermer dans les bornes étroites des groupes, mais absorbent les influences de tendances diverses et parfois opposées, les fondent pratiquement dans leurs expériences concrètes, avec d'autant plus d'unité artistique que plus forte est leur personnalité créatrice. Quand l'œuvre d'art atteint la sphère de la véritable création, elle vit en soi, libre de tout lien et de toute servitude.

Michael BRINK : *Der deutsche Ritterorden (Chevalerie allemande)*. (Verlag Bitter und Co. Recklinghausen.)

L'actualité jusqu'à présent en langue allemande aucun ouvrage où l'on put trouver en extenso le texte traduit des règles des ordres de chevalerie. Un ouvrage de cet ordre avait été publié tout récemment par M. Erich Maschke (« Der deutsche Orden », Jena, 1939) mais il ne contenait que des fragments, et l'on s'aperçoit, si l'on veut bien se donner la peine de comparer ces deux ouvrages, à quel point ces abrégés sont toujours trompeurs.

Henri Curzon nous avait donné, à la fin du siècle dernier, la traduction de la Règle du Temple. L'admirable *De laude nostra militum* de Saint-Bernard est également traduit. Mais où pourrait-on découvrir les autres règles ? L'ouvrage fameux de Léon Gautier sur la Chevalerie ne fait que dégager l'écrit de la première chevalerie (carolingienne), et le R. P. Honoré de Sainte-Marie, Lacurne de Sainte-Palaye, etc. ne font pas davantage notre affaire. On trouve par contre dans Michael Brink tous les rituels de réception, les règles de l'élection des Grands-Maîtres, etc. Il s'agit pour la première fois, d'un ouvrage global. Etant donné l'intérêt croissant du public français pour ces sortes d'ouvrages, ne pourrait-il pas se trouver un éditeur pour nous en donner une traduction ?

PITALÈ, durant cette première moitié du XX^e siècle n'a pas vu naître à la vie littéraire, aussi bien dans la poésie que dans la prose un véritable grand écrivain de la classe de Giosuè Carducci ou de Gabriele d'Annunzio, ou de Giovanni Verga, mais elle a pu assister à une extraordinaire floraison de bons poètes, conteurs, essayistes et critiques. En se greffant aux courants vifs du siècle passé, écrivains et genres littéraires, par adaptations successives, plus ou moins brusques, sont aux prises avec les exigences de l'esprit moderne.

(A suivre.)

B. DELLA CARRITA.

(1) Voir « Comedia » des 31 janvier et 2 février.



PAYSAN DE HANOVRE, CHARROYEUR DE SEL

BIBLIOTHÈQUE EUROPÉENNE

Rudolf ZELLWEGGER : *Les débuts du roman rustique (Suisse-Allemagne-France 1836-1856)*. (Droz, éditeur.)

Un ouvrage d'actualité récente. L'étude d'une phase bien particulière de la création littéraire occidentale. Presque simultanément, sans se connaître, entre 1836 et 1846, trois conteurs de génie — un bernois, un wurtembergeois, un berrichon — essaièrent avec l'originalité de trois tempéraments poétiques différents, de donner au public une image vraie du paysan. Qualité digne de remarque : Gotthelf, Auerbach, George Sand, bien qu'observant les mœurs de terroirs déterminés, s'élevèrent dès l'abord à la réalité supérieure d'un art classique. Ils ne tentent pas de plonger la curiosité de leurs lecteurs par la relation de coutumes étranges, mais retiennent des particularités folkloriques dont ils sont témoins, que celles qui présentent un valeur morale universelle. Ainsi le pur roman rustique s'oppose-t-il, dans une certaine mesure, au roman régionaliste. Conclu par un chapitre sur *Les problèmes du roman rustique*, dont tous les écrivains amateurs de paysannerie devraient méditer les profonds aperçus, le livre de M. Zellwegger, monument à la gloire de la littérature comparée, regorge de richesses que nous ne pouvons, hélas ! épuiser ici.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

Benno HILLIGER : *Jeanne d'Arc — Das Geheimnis ihrer Sendung (Le mystère de sa mission)*. (Koehler et Amelang, Leipzig.)

« De grandes pensées et un cœur pur, disait Goethe. C'est tout ce que nous avons à demander à Dieu. » Qui douterait de la pureté du cœur de Jeanne ? Mais il semble qu'on lui nie les « grandes pensées ».

Sur la foi d'une déposition de Du Bois, au procès de réhabilitation, le monde a cru, pendant des siècles, que Jeanne, après le Sacre de Reims, avait

considéré sa mission comme accomplie. Et, sur la foi de quelques historiens, on imagine souvent qu'elle serait estimée satisfaite après que le dernier Anglais eût été bouté hors de France. Cette opinion n'est pas moins fautive.

Jeanne, la Sibylle de France — Sibylla francea, ainsi que l'appelaient au moins de Spire qui lui a consacré, sous ce titre, un curieux traité, en 1429 — Jeanne serait plus loin. Et n'est-ce pas dans ce PLUS LOIN qu'il faut chercher le secret de sa mission ? Pour parler comme la vieille Christine de Pisan, qui sortit du cloître pour la sauver, n'était-ce pas le moins, pour elle, que de détruire l'Allemagne ?

Elle avait ailleurs plus haut faire. C'est que la foi ne fit périer.

Ainsi elle mandait aux Hussites de Bohême qu'elle les visiterait « avec son bras vengeur », s'ils ne se convertissent pas. Elle écrivait au régent anglais, au duc de Bourgogne, ses intentions de réunir toute la chrétienté contre les Sarrasins. Et l'Italie, les Flandres, l'Espagne, l'Allemagne, étaient bientôt en émoi à cause d'elle. Ainsi que l'a écrit Henri Martin, elle combattait, afin de pouvoir « diriger au dehors l'action de la France détruite ».

Mystère de Jeanne d'Arc... Sous le sucre badigeon de la légende, elle demeure une créature nouvelle. Cette « fille de Dieu », qui parlait de ses « frères les anges », était, sans nul doute, une « envoyée ». Mais par quelle organisation secrète ? L'histoire ne le sait pas et, avec les moyens d'investigation dont elle dispose, ne le saura jamais. Une chose est certaine : la figure de Jeanne, aussi vénérée autrefois en Gaule et dans « les forêts de Germanie », qu'elles l'avaient été à Dodone ou à Delphes. Comme le dit avec raison M. Hilliger, si bonne chrétienne qu'elle ait été, elle apparaît avec certains traits « païens ». Mais ce n'est là qu'un mot, dont une fausse science recouvre ce qu'elle ignore.

Le plus grand mérite de M. Hilliger, c'est de ne pas nous avoir caché le voile admirable, sous prétexte de le lever, avec une quelconque théorie explicative ; mais de nous avoir mis aux prises avec le mystère entier.

P. L.

Friedrich SIEBURG : *Visage de la France en Afrique*. (Les Éditions de France.)

Le livre de M. Friedrich Sieburg nous rappelle ceux de M. Paul Morand et des ouvrages d'une portée technique comme ceux de M. Georges-R. Manue. Il relève des deux genres également, mais son intérêt réside surtout dans le fait qu'il est le témoignage d'un étranger sur notre empire colonial. Et ce témoignage est reconfortant, car il souligne le divorce entre la France officielle de 1938 et le pays réel, il permet de retrouver le vrai visage de la France. Qu'est-ce, en effet, que cette persévérance, que cette longue patience, cette hardiesse et ce courage des colons français sinon les qualités mêmes de notre race paysanne transportées sur un sol neuf qui, par la vertu de ce morceau de la patrie ? On n'a pas assez exploité chez nous la notion d'empire et c'est pourtant pour le construire que, de l'officier au militaire, du fermier au fonctionnaire des affaires indigènes, se sont réalisés des milliers de Français.

A la fois historien et observateur perspicace des choses du présent, M. Friedrich Sieburg a su voir les contacts entre les civilisations européenne et musulmane et souligner notre tact dans le respect des coutumes religieuses. Le prestige français grandit chaque jour en Afrique ; c'est que malgré nos fautes et notre sentimentalité, et peut-être même à cause d'elles, les populations de notre Empire sentent les bienfaits de la Pax Gallica.

FERNAND LEMOINE.

Hans NAUMANN : *Altdeutsches Volkskennntum (Du caractère populaire de l'ancienne royauté germanique)*. (J.-B. Metzlersche Verlag, Stuttgart.)

« E qui se sépare de ce qui est en haut ne peut plus demeurer en liaison féconde avec ce qui

est en bas. Car c'est d'en haut que vient la ferveur (le feu) et la puissance. Ainsi la royauté, lorsqu'elle n'est plus d'essence surnaturelle et sacrée, ne peut plus être populaire. Elle devient une institution postiche et elle doit s'éteindre ».

Dieu et le peuple : devise royale. Tous les rois primitifs sont des rois populaires parce qu'ils sont des rois divins. Et les « prêtres » ne sont là que pour le servir, pour les aider dans leur tâche qui est de féconder les peuples. Le roi est vraiment l'époux, son peuple est son roi, il couche avec son peuple (1). Il le nourrit de toutes les richesses, il est celui qui donne la vie. Et c'est pourquoi il est l'objet d'un culte. Une jeune épouse réclame-elle sa liberté, lorsqu'elle est comblée ? Au contraire, elle mourrait de cette liberté, si elle n'était pas de servir son maître. (Depuis quand les femmes s'associent-elles à la table des hommes ? — Exactement depuis le jour où elles sont devenues des malheureuses.)

Et il en est des peuples comme des femmes. Quand il y a des hommes, il y a des rois. Ce que toutes nos vieilles liturgies avaient bien, lorsqu'elles assimilaient le Sacré à un rituel.

Rituel de la remise de l'anneau, du couronnement, du don des treize pièces d'or à la jeune épouse, en échange de la première nuit... Et tant de symboles directs qui ont persisté jusqu'à une époque récente, pour colorier la terre. D'où venaient-ils ? Et quels étaient ces hommes ou ces dieux ?

Hans Naumann nous apprend que le plus grand poète, chez les Germains, était le roi. Ne peut pas être celui qui ne sait pas les chants (Weisen) ! Et nous savons déjà que l'arc, avant d'avoir été un instrument de guerre, avait été un instrument de musique. Que ces hommes étaient donc barbares !

Ce livre, dont le titre aurait pu être : « Du caractère religieux de la royauté germanique », se laisse comparer, par le sujet qu'il traite, à ces trois ouvrages : Alexandre Morel ; « Du caractère religieux de la royauté pharaonique » (Annales de Musée Guimet) ; René Labat ; « Du caractère religieux de la royauté assyriobabylonienne » (Ad. Maisonneuve) ; et René Guénon ; « Le roi du monde » (Chacornac).

P. L.